

Socrate et les experts ¹

par Gérard Allard

La conférence

Avant de commencer

Ma carrière de professeur est terminée, et je vis confortablement grâce à une rente publique conforme aux normes gouvernementales de la province du Québec. Ce qui n'est pas selon les normes, c'est que j'ai continué à donner des cours d'abord à l'UTAQ, et maintenant au Cercle du Savoir : je suis un retraité qui *travaille* encore, et un professeur qui n'est plus professeur, mais *professe* toujours.

Les responsables du Cercle du Savoir, mes *employeurs*, risquent de ne pas être heureux, mais je me sens le devoir de reconnaître quelque chose qui est vrai, mais peu avouable. Voici donc : je ne sais pas grand-

1. Conférence prononcée le mercredi 23 septembre 2020 au Cercle de la Garnison de Québec dans le cadre des conférences du Cercle du Savoir. Elle fut reprise le mercredi 30 septembre 2020 sur la plateforme Zoom pour un second groupe. Ce texte est la base commune des deux conférences, qui, par la force des choses, ont été différentes. Il a été relu pour corriger quelques phrases mal écrites et quelques mots mal choisis. Les notes, faites dès le début, mais tues lors des prestations orales, sont offertes en supplément. De plus, quelques questions et réponses proposées à ces deux occasions se trouvent reprises après le texte principal ; dans ce cas, les notes sont nouvelles. Enfin, tout cela est complété par une fable bien connue qui s'applique bien aux thèmes de la conférence.

chose. Faire un tel aveu est malhabile, en commençant une conférence, je le sais ; de plus, le faire est malhabile parce que j'offrirai dans quelques jours un cours sur l'*Émile* de Rousseau dans le cadre du Cercle du Savoir. Il est possible que cette déclaration soit nuisible sur le plan financier du fait de réduire le nombre d'inscrits, mais je me dis qu'il est plus honnête de faire ainsi. Ainsi peut choisir un retraité qui travaille encore.

De plus, et surtout, c'est une occasion que je m'offre de faire entendre dès le début ce que j'appellerais le ton, ou même le statut, des mots que je prononcerai durant cette conférence et des réponses que je donnerai aux questions éventuelles qu'on posera à la fin. Malgré le titre de la conférence, ce que je veux faire ce soir est moins un exposé selon les normes académiques qu'une sorte de témoignage ; je parlerai de Socrate sans aucun doute, et je présenterai aussi quelques experts qui existaient à son époque, mais je parlerai beaucoup de moi.

Je dirais tout cela comme suit : « Je suis arrivé à l'âge des bilans et, ce soir, je présente une partie de mon bilan socratique. Mais mon bilan ne paie pas de mine, et malgré mon passé de professeur, je ne prétends pas avoir un statut officiel en tant qu'expert sur Socrate : sans aucun doute, ai-je parlé de lui pendant des années en classe ; j'ai écrit et publié quelques textes sur lui ; j'ai souvenir d'avoir fait d'autres conférences sur ce personnage. Par contre, en bout de parcours, et au tout début de cette sorte de bilan intellectuel, je m'avoue, et je vous avoue, que le mystère socratique est pour ainsi dire entier pour moi. Et même c'est ce mystère, et son

influence durable sur moi que je voudrais présenter ici ce soir, et même peut-être représenter. »

Vous êtes donc avertis, un peu sur le tard sans aucun doute : il sera question ce soir des confessions d'un socratique plutôt qu'une présentation universitaire armée et rigoureuse du *poster boy*, ou plutôt du *poster vieillard*, de la philosophie. Car s'il y a une vérité reconnue au sujet de Socrate, c'est qu'il est le modèle des philosophes ; à partir de lui et de l'image qu'on en a, on peut toujours prétendre monter à une sorte de présentation de la philosophie en elle-même parce que sa réputation, son image publique, disons, est une référence depuis longtemps. Cela dit, je me mets à l'œuvre enfin, ou comme j'aime le dire, je m'exerce à réfléchir. Montaigne appelait cela s'essayer.

Pour commencer

Ma vie a été marquée par la philosophie. Je n'ai jamais osé porter le nom de philosophe sans plus, mais j'ai porté celui de professeur de philosophie, qui est plus ordinaire et sans aucun doute moins prestigieux. C'est si ordinaire que l'État québécois en a fait une catégorie de ses fonctionnaires : il y a des secrétaires dans tous les ministères, il y a des manutentionnaires divers, et il y a des professeurs de philosophie, du moins dans les cégeps que gère le ministère de l'Éducation. En revanche, et avant de devenir un fonctionnaire, quand j'ai rencontré la philosophie dans mes premiers cours universitaires, j'ai tout de suite senti que ce hasardeux

événement était important et qu'il compterait dans ma vie. Je ne savais pas encore, cela est certain, que je quitterais mon projet initial (devenir mathématicien) pour acquérir un doctorat en philosophie au lieu d'un savoir respectable ; je savais encore moins que je me dénicherai un poste de professeur de philosophie et que je passerai plus de trente ans à faire carrière en montant et descendant cette ornière académique comme un cheval de trait. Avant tout cela donc qui était caché dans mon avenir invisible, j'ai su que le personnage de Socrate jouerait un rôle important dans ma carrière à venir, quelle qu'elle fût, et donc dans ma vie. Cela date au moins de l'âge de vingt ans, et j'en ai maintenant plus de soixante-dix. Je vous laisse calculer pour arriver à un compte arithmétiquement juste. J'ajoute que durant toutes ces années, je n'ai pas passé deux jours de suite sans lire sur Socrate ou réfléchir sur ce que j'avais lu ou parler de ce vieil Athénien.

Vous comprendrez peut-être alors pourquoi les deux récits qui suivent me touchent. Il s'agit de deux pages d'un livre écrit par une sorte d'érudit fou de l'Antiquité, qui porte le nom Diogène Laërce. Il a écrit un livre qui porte le titre *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres*. Il y raconte, entre autres, comment Xénophon et ensuite Platon ont rencontré Socrate et l'effet que cette rencontre a eu sur eux.

Le premier récit porte sur Xénophon, auteur des *Souvenirs de Socrate*. « Socrate, dit-on, le rencontra dans une ruelle étroite, tendit son bâton et l'empêcha de passer ; il lui demanda où se vendait chacune des choses utiles à la vie. – Je m'imagine que cela portait sur les remèdes et les chaussures et la nourriture. – Quand

Xénophon eut répondu, Socrate lui posa une autre question : “Où les êtres humains deviennent-ils d’honnêtes gens ?” Devant l’embarras de Xénophon, il dit : “Suis-moi donc et apprends-le” Et à partir de ce moment, Xénophon était l’auditeur de Socrate. »

Voici le second récit ; il porte sur Platon, auteur de nombreux dialogues dont Socrate est le héros. « Alors qu’il allait participer à un concours de tragédie, Platon décida de jeter ses poèmes au feu, parce qu’il avait entendu Socrate devant le théâtre de Dionysos et qu’il lui avait prêté oreille. Il dit : “Héphaïstos, dieu du feu, viens ici ; oui, Platon a besoin de toi.” C’est à partir de ce moment-là, il avait alors vingt ans, dit-on, que Platon devint le disciple de Socrate. »

Je vous ai averti : je ne sais pas grand-chose, et je vais beaucoup parler de moi. Voici donc. Je ne sais pas si ces deux événements ont eu lieu, s’ils ont eu lieu tels que décrits, ou si ce ne sont que d’aimables fictions. Par ailleurs, j’aime ces deux récits parce que je les comprends à partir de mon expérience. – Quand on y pense, soit dit en passant, lire une histoire et donc écouter un récit, c’est l’entendre à partir de son expérience. Sans cette référence expérimentale préexistante, on ne peut pas croire à la vérité de ce qu’on lit. Je prétendrai même plus : sans cette expérience personnelle qui précède la lecture, on ne peut tout simplement ni lire ni entendre ce qu’on raconte ; les mots qu’on dit et entend et qu’on écrit et lit sont enracinés dans ce qu’on a vécu. Quand un récit entre en soi, quand il parle à quelqu’un, comme on dit, quand il demeure avec soi, c’est parce qu’on le fixe dans le terroir de son

expérience préalable, ou parce qu'il se rattache à l'expérience la plus intime de celui qui le reçoit.

Or ce que je comprenais en lisant par le passé, et ce que je comprends ce soir en redisant ces récits, c'est que Socrate est à la fois quelqu'un qui arrête les gens qui vont quelque part (comme il l'a fait à Xénophon) et quelqu'un qui les détourne de ce qu'ils prévoient d'entreprendre (comme il l'a fait à Platon). Aussi, son activité, qui est de bloquer et dévoyer quelqu'un, se fait par des mots, rien que par des mots : il n'a pas de pouvoir politique coercitif légal, il n'est pas un dur à cuire qui peut forcer par des menaces et des coups de poing, il n'a pas d'argent ou de récompenses sociales pour séduire ; il n'a que des mots. Or cela est déjà troublant. Mais cela l'est d'autant plus que, toujours selon ces deux récits, il semble arrêter et détourner les gens pour mieux se faire suivre par eux.

Et je me trouve du premier coup, au cœur du drame historique qu'est la vie de Socrate. Tout le monde le sait, cependant il faut non seulement le savoir, mais encore y réfléchir ; tout le monde sait donc que Socrate a fini mal. Enfin, il a fini mal comme nous finirons tous mal, soit parce qu'il est mort : cela va de soi. Mais à ce mal, disons, biologique, s'est ajouté un mal politique qui a provoqué le premier ; Socrate est mort en prison, et il a été mis à mort par la cité d'Athènes. Cet homme sans pouvoir, sans statut social, sans armes, qui ne faisait rien d'autre, ou peu s'en faut, que de parler, cet homme qui n'a volé personne, qui n'a tué personne, qui n'a participé à aucune révolution politique, qui obéissait aux autorités comme le ferait un citoyen exemplaire, cet homme qui était un Athénien ordinaire à Athènes, un

démocrate sous la démocratie, respectueux de toutes les lois même quand on les changeait et à mesure qu'on les changeait, lui qui est allé à la guerre pour défendre sa patrie, Socrate fut un criminel. C'est un fait historique ; on peut le trouver mystérieux, scandaleux ou banal, mais c'est un fait. Cela veut dire qu'il est mort en homme injuste à la suite d'un procès où, en bonne et due forme, selon les normes athéniennes, il a été reconnu coupable de crimes. Je suppose qu'on le sait, mais je tiens à le préciser : ses crimes n'étaient pas bien graves, ce qui d'ailleurs ajoute à la bizarrerie de son sort et de sa mise à mort. Voici la liste complète de ses méfaits. Il a été reconnu coupable de ne pas croire aux dieux de la cité, d'en introduire de nouveaux et différents et de corrompre la jeunesse.

Je suis d'avis que les deux premiers griefs servaient d'introductions et d'exemples pour l'accusation de corruption. C'est d'ailleurs ce que suggèrent la plupart de ses contemporains. Au fond, les deux premiers récits que j'ai proposés, les arrêt et détournement de Xénophon et de Platon, typiques, ont paru problématiques, voire injustes : Socrate affectait en profondeur de jeunes personnes qui prenaient plaisir à l'écouter, et cela pouvait paraître – non, cela a bel et bien paru – criminel. Avant qu'on prenne là l'occasion de dénoncer le manque d'ouverture des Athéniens, et qu'on célèbre pour la énième fois la supériorité de notre société moderne et libérale sur les sociétés anciennes et autoritaires, avant qu'on ne fête encore une fois nos démocraties qui jamais, au grand jamais, ne censurent ni n'étouffent ni ne punissent le désaccord d'un citoyen, je voudrais qu'on prenne le temps de saisir ce qui

pouvait être troublant dans l'activité à première vue banale de Socrate.

Voici en gros ce qu'il faisait. Quand il entendait quelqu'un parler de courage, ou de justice, ou de générosité, et surtout si celui qui parlait se réjouissait d'être courageux, juste ou généreux, Socrate s'en réjouissait avec eux à haute voix. Mais il ne s'en tenait pas à l'éloge de ces gens respectables, car il demandait qu'on lui explique un peu ce que c'était que cette qualité. Et ceux qui avaient parlé, ou dont on faisait l'éloge, se montraient incapables de répondre à la demande. Et leur incapacité apparaissait et durait et s'étalait au grand jour alors que, comme on le dit, Socrate ne lâchait pas le morceau. Et ces gens, quand c'étaient des vieux, des gens en autorité, d'honnêtes citoyens, qui ne pouvaient pas lâcher le morceau, dans l'autre sens de l'expression, quand ils ne pouvaient pas dire ce qu'ils savaient pourtant, ils étaient humiliés, et humiliés en public, soit à l'agora, ce qu'on appellerait aujourd'hui le centre d'achat, ou le téléjournal ou le Tout-le-monde-en-parle.

En revanche, certaines personnes, comme Xénophon qui était un jeune homme, ne trouvaient pas cela bien grave, et même ils trouvaient l'incapacité des gens, et même la leur, fascinante plutôt que rebutante. Mais il est tout aussi certain que la plupart du temps, plus on était adulte et responsable, plus on voulait bien paraître, plus on avait à perdre en découvrant et en laissant voir son ignorance nue, et plus on se sentait agressé par les questions de Socrate. Il est certain que beaucoup de gens, la majorité des interlocuteurs de Socrate, le quittaient irrités plutôt qu'intrigués. Pendant de nombreuses années, on s'en est tenu à cette

irritation ; Socrate causait de l'urticaire chez bien des gens, mais ils avaient d'autres chats à fouetter comme on dit, et Athènes était une cité grecque puissante et énergique, et chacun voulait profiter de ce pouvoir et de cette énergie autant que possible ; l'urticaire socratique était peu de chose durant l'effervescence du siècle de Périclès et dans la capitale de la ligue de Délos. Mais cette irritation personnelle s'est sans doute transformée en indignation politique quand la cité d'Athènes est passée du statut de société prospère et victorieuse à celui de proie affaiblie de ses ennemis. Il aurait été ridicule, et inefficace, qu'un citoyen poursuive Socrate pour atteinte publique à son statut personnel ; mais il était possible, voire noble, de punir celui qui avait miné la patrie.

Je crois que vous suivez sans difficulté ce que je propose. Je voudrais maintenant compliquer les choses un peu ; je voudrais faire sentir comment les honnêtes Athéniens irrités par Socrate avaient pu le respecter, du moins en un premier temps. C'est que le questionnement socratique portait sur tout le monde, et donc il visait aussi ce que j'appellerai les experts. Car il y avait à Athènes des gens qui se présentaient comme des hommes différents des autres, des hommes qui savaient ce que les autres ne savaient pas, mettons des aristocrates de l'esprit, qui vivaient pourtant dans une démocratie radicale ; ces experts étaient des gens qui prétendaient posséder une sagesse qui se situait au-delà de l'autre, celle des gens ordinaires. En grec, le mot sagesse se dit *sophia*. Et ces sages supérieurs portaient le nom de *sophistes*. Et, cela va presque de soi, les sophistes avaient mauvaise réputation. Quand j'essaie

de comprendre ce mot, je me forge un mot français, *sageux*, mais on pourrait dire les intellectuels, ou les professeurs, ou les experts. Je m'en tiendrai à ce dernier mot déjà utilisé.

De toute façon, l'important n'est pas de choisir un mot plutôt qu'un autre, mais de saisir que si les sophistes, les experts, prétendaient en savoir plus que les autres et autre chose que le bon peuple, ils s'attendaient aussi à ce que les autres pour ainsi dire se taisent et écoutent et apprennent. Plusieurs d'entre eux, je pense à un homme comme Gorgias, dont je parlerai bientôt, donnaient même des cours et recevaient un salaire pour l'enseignement qu'ils livraient. Or il y avait assez d'Athéniens riches et ambitieux, des aristocrates de l'argent ou du statut social, pour qu'une tournée à Athènes ait été un passage obligé pour les divers sophistes qui vendaient à qui voulait bien acheter. Devant ces gens supérieurs, ces experts, ces professionnels du savoir, Socrate ne se taisait pas comme un bon élève payant (de toute façon, il n'avait pas d'argent), mais il posait ses questions encore et toujours. En somme, il faisait avec eux ce qu'ils faisaient avec tous ceux qu'ils rencontraient. Et il n'y a pas de doute que ce questionnement implacable des experts, irritants, devait plaire à bien des gens, même parmi ceux qui trouvaient Socrate plutôt dérangeant par ailleurs.

Je voudrais maintenant donner des exemples tirés de quelques dialogues de Platon. Je ne prétends pas analyser ces textes – ce serait l'objet d'un cours – ; ce soir, je veux présenter vite fait comment Socrate abordait les experts et ce qu'il a pu découvrir à leur sujet, et surtout ce que j'ai appris au sujet de Socrate qui les

questionnait et au sujet de moi qui le regarde faire dans les dialogues de Platon.

Voici donc une première scène ; il s'agit de la rencontre entre Socrate et Euthyphron qui aurait eu lieu quelques jours avant le procès du philosophe. Euthyphron porte un nom assez comique. Quand on décortique et traduit le mot grec, on entend ceci : celui qui pense comme il faut. Je serais tenté de dire qu'Euthyphron est un représentant de la bien-pensance, comme on dit aujourd'hui, mais il est un représentant de la bien-pensance athénienne d'autrefois, et surtout sa bien-pensance est celle d'un homme qui se croit supérieur aux autres : il pense ce que pensent les autres, mais il le pense mieux et il en sait plus. En tout cas, il est un devin. Nous n'avons plus des devins comme les Athéniens en avaient ; mais on entend leur fonction dans le verbe *deviner*. Les devins devinaient donc ; ils perçaient à jour les choses secrètes ou difficiles à connaître ; en somme, ils prétendaient connaître le secret des dieux, et surtout ce que les dieux voulaient qu'on fasse et comment ils voulaient qu'on se comporte. Car les dieux étaient les garants de lois et pouvaient punir et récompenser les humains, comme le disaient les mythes grecs et les épopées d'Homère. En langage d'aujourd'hui, on pourrait dire qu'un devin, un expert en choses divines, était un théologien, ou un rabbin, ou un ouléma.

Or dans sa conversation avec Socrate, dès le début, Euthyphron prétend non seulement qu'il connaît ces mystères divins, mais encore qu'il en sait bien plus que ses concitoyens et même qu'il pourrait donner des cours là-dessus. Parlant de lui-même avec fierté et à la

troisième personne, il dit : « Euthyphron ne serait d'aucune valeur, Socrate, et il ne différerait en rien du grand nombre des humains s'il ne savait pas exactement toutes les choses de cette sorte. ». En somme, Euthyphron est un expert, prétend-il, et on ferait bien de l'écouter et d'apprendre de lui qui sait. Même s'il n'en revendique pas le nom, il est un sophiste, qui est supérieur au grand nombre des humains et donc aux membres du peuple de la démocratie athénienne.

Lorsqu'Euthyphron fait la déclaration que je viens de citer, il n'en faut pas plus à Socrate. Il lui demande de lui enseigner ce qu'est le pieux, soit le comportement humain convenable quant aux dieux. La réponse ne tarde pas : pour Euthyphron, être pieux, c'est faire comme Euthyphron, lui qui sait plus et mieux que les autres ; de cette façon, on est sûr de faire ce qui plaît aux dieux. Socrate peut alors lui signaler que selon ce qu'il vient de dire lui-même, Euthyphron reconnaît que les dieux grecs de la mythologie reçue qu'il connaît si bien, que les dieux comme Zeus et Héra et Héphaïstos, luttent entre eux et donc qu'en faisant ce que veut un dieu, soit en étant pieux selon Zeus, on se mettra à dos un autre dieu, et on sera impie selon Héra, par exemple ².

Face à cette difficulté et d'autres semblables, Euthyphron offre une seconde définition, la piété consiste à tenir compte des dieux en leur offrant des sacrifices et en leur demandant des grâces. Socrate montre alors que ou bien les dieux ont des besoins que les hommes peuvent satisfaire (ce qui est inacceptable

2. Aujourd'hui, le problème se dirait comme suit. S'il y a plusieurs dieux uniques selon diverses traditions, mettons Yahvé et le Père et Allah, obéir à Yahvé risque d'irriter le Père ou Allah, ou les deux.

parce qu'alors les dieux ont besoin des hommes et les hommes sont supérieurs aux dieux) ou bien les sacrifices qu'offrent les hommes aux dieux sont pieux parce qu'ils plaisent aux dieux. Mais Euthyphron vient de dire que l'amour des dieux n'avait pas grand-chose à faire avec la piété et que ce qui plaît aux dieux ne pouvait pas être la définition de la piété. Et le dialogue prend fin alors qu'Euthyphron quitte les lieux pour échapper aux questions de Socrate : il n'est pas heureux sans aucun doute ; il dit qu'on tourne en rond et que Socrate est la cause du tournis inattendu ; de toute façon, il a autre chose à faire, soit poursuivre son propre père en cour pour crime d'impiété. Il sait ce qui est pieux : c'est de se montrer impie envers son père ³.

Je tiens à ajouter qu'il y a quelque chose de comique à tout ce récit, un comique que Platon souligne de diverses façons, entre autres comme suit : en sa qualité de devin, Euthyphron connaît les secrets de Dieu et donc l'avenir que contrôlent les dieux, parce que les dieux sont puissants et qu'ils contrôlent ce qui arrivera ; or dans le dialogue qui porte son nom, Euthyphron prédit à Socrate qu'il gagnera son procès. Voilà qu'il se trompe tout à fait et prouve qu'il est un bien mauvais devin. Voilà, quelques minutes plus tard, qu'il sort bredouille de sa conversation avec ce diable d'homme, qui lui paraissait si sympathique pourtant. Voilà le sort d'un premier expert devant Socrate.

3. Le même dialogue montre que Socrate lui aussi manque de piété parce qu'il refuse de croire ce que dit Homère, père des poètes, et surtout il dit qu'il n'est pas d'accord que Zeus est le père de tout ce qui est (12a).

Le prochain exemple concerne un personnage plus important que ce pauvre Euthyphron. Il s'agit d'un vrai sophiste, un marchand de savoir en bonne et due forme, un des mieux connus de l'histoire grecque. Il s'appelait Gorgias. Soit dit en passant, son nom à lui signifie sans doute quelque chose comme *terrible*, ou *effrayant*, ou *monstrueux*. Il mérite peut-être ce nom du fait qu'il était trop habile à parler et qu'il faisait beaucoup d'argent, plus que les meilleurs artisans. En tout cas, s'il faisait peur, il séduisait aussi. On le voit, entre autres, à ceci que, dans le dialogue qui porte son nom, lorsqu'il a fini sa discussion avec Socrate et qu'il concède qu'il ne sait pas répondre à ses questions, deux de ses disciples, Polos et Calliclès, continuent à défendre les thèses de leur maître qu'ils prétendent être trop discret : ils ne peuvent pas accepter que l'expert Gorgias puisse ne pas répondre aux questions de Socrate l'ignorant ; ils sont prêts à révéler ses secrets pour sauver sa réputation, et sans doute prouver qu'ils en méritent une grande comme leur maître.

Or la conversation entre Socrate et Gorgias qui occupe le premier tiers du dialogue porte sur l'enseignement de l'expert éponyme. Ce dernier devait donner des cours sur divers sujets : il est probable qu'il exposait la doctrine de son maître à lui, Empédocle, un des premiers scientifiques de l'Occident. Mais l'enseignement principal de Gorgias portait sur la rhétorique.

On a aujourd'hui un peu de la difficulté à saisir cet art. Il faudrait sans doute parler plutôt de l'art de la publicité ou de l'art de la communication, celui des agents de presse et des présentateurs de téléjournal. En

tout cas, Gorgias prétendait pouvoir enseigner comment persuader les individus et les groupes, soit comment utiliser la parole pour amener les gens à croire ce qu'on voulait qu'ils croient et à faire ce qu'on voulait qu'ils fassent, et peut-être surtout à avoir confiance en celui qui parlait.

Voici comment il décrit l'art qu'il enseigne. « L'orateur, qui a appris de moi, est capable de parler de tout devant toutes sortes de public ; sa puissance de persuader est encore plus grande auprès des masses, quoi qu'il veuille obtenir d'elles. » Il dit même que tous les autres experts, que ce soit un médecin, ou un économiste, ou un général, sont moins puissants que l'orateur ; leurs expertises, partielles, ne garantissent pas qu'on les écoute ; ils ont besoin d'un agent de presse ou du savoir d'un communicateur professionnel et donc de la rhétorique, sans quoi leur savoir est à peu près sans pouvoir. En somme, lui, Gorgias, enseigne l'art des arts, l'art le plus puissant, celui de conduire toutes les âmes de tous les hommes pour que les médecins, les économistes et les généraux puissent atteindre le bien qui appartient à leurs expertises particulières. Mais il ajoute que l'orateur doit le faire pour les causes justes et que lui, Gorgias, n'est pas responsable si on utilise ce pouvoir acquis de lui pour faire le mal. En creux, il reconnaît qu'il a parfois mauvaise réputation et, habile, il se protège contre elle.

Socrate demande alors à Gorgias s'il enseigne aussi ce qu'est cette justice qui assure que les causes qu'on propose et qu'on défend sont justes. Gorgias prétend qu'il le fait. Mais Socrate montre que cela contredit ce qu'il vient de dire : si Gorgias n'est pas

responsable de l'usage qu'on fait de l'art de la publicité ou de la communication, c'est qu'il n'a pas rendu son élève juste en lui enseignant ce qu'il faut faire de son pouvoir. Il lui a donné un pouvoir sans doute ; il a reçu de l'argent en échange de son enseignement sans aucun doute ; mais il se prétend aussi être sans responsabilité subséquente ; car son disciple peut être puissant et injuste, mais ce n'est pas son affaire. S'il se lave les mains de l'injustice agissante possible de son étudiant, explique Socrate, c'est que le sophiste n'a pas enseigné l'essentiel, et au fond c'est qu'il ne sait pas le faire. Gorgias se tait. Il est défait.

Mais, comme je l'ai dit, ses deux disciples prétendent que Gorgias se tait parce qu'il a honte d'avouer la vérité. Selon Polos, Gorgias enseigne la rhétorique parce que ses élèves veulent avoir du pouvoir et que le pouvoir sur les autres est un grand bien, voire le plus grand des biens. Gorgias n'a pas dit toute la vérité, mais le jeune Polos n'a pas soumis à la gêne de son maître. Ensuite, quand Polos est obligé de se taire à son tour, Calliclès, son confrère, reprend la lutte ; il prétend que la vérité fondamentale, tue par son maître, est que les êtres humains veulent le plaisir et que le pouvoir et donc la rhétorique, qui est l'art d'assurer et d'asseoir leur pouvoir, permettent de satisfaire tous leurs besoins. En somme, les disciples de Gorgias se font les apologistes de l'art de la *fake news*, ou de la persuasion sans limites de vérité, ou de la parole soumise à l'impératif du pouvoir et du plaisir. Heureusement, Socrate réussit à faire taire Calliclès lui aussi et propose un autre art de la parole.

Je vous fais grâce de la suite de la discussion qui est longue. Je m'en tiens à ceci : avec Gorgias et les siens, Socrate montre encore une fois que ces experts, qui prétendent être plus experts que tous les autres experts, ne savent pas ce qu'ils font. Et surtout peut-être, il les amène à se montrer pour ce qu'ils sont, soit des boutiquiers de pouvoir, des gens qui sont, au mieux, indifférents au bien et au mal, au pis des profiteurs immoraux. Face à eux, Socrate dit qu'il faut apprendre bien des choses sans doute et même la rhétorique, ou l'art de la communication, mais qu'il faut surtout connaître quels sont les vrais biens humains, et où on doit placer le pouvoir parmi ces biens de peur qu'il ne soit un faux bien, et comment mettre de l'ordre dans sa poursuite des plaisirs.

Je passe à un dernier exemple, qui est en un sens le plus intéressant. Il s'agit d'une conversation entre Socrate et Critias. Soit dit en passant, le nom de Critias renvoie en grec à l'évaluation, au jugement ; savoir évaluer, et juger, et distinguer le vrai du faux, c'est avoir un critère solide : Critias est pour ainsi dire le critère devenu être humain. En tout cas, l'exemple de Critias est le plus paradoxal des exemples en un sens. Car il s'agit encore d'un expert ; mais cette fois, c'est un expert de l'école de Socrate. Si Critias ne revendique pas le titre de disciple de Socrate, du moins il se comporte comme tel. On apprend dès le début du dialogue qu'il a étudié auprès de Socrate et surtout, durant la conversation, il propose des réponses que, dans d'autres dialogues de Platon, Socrate présente comme venant de lui.

En tout cas, Critias prétend que le bon sens, c'est prendre soin des choses qui appartiennent à soi, c'est se

connaître soi-même, et enfin c'est savoir distinguer ce qu'on sait de ce qu'on ne sait pas. Cette dernière réponse est proposée pour montrer comment quelqu'un qui sait ce que les autres savent et ne savent pas mérite le pouvoir politique. Voici comment on le dit à un moment donné. « C'est ainsi que sous le règne du bon sens, le domaine privé serait bien administré, la cité serait bien gouvernée... car l'erreur étant abolie, il est nécessaire que les hommes soient heureux. » Être sensé, semble-t-il, c'est avoir le pouvoir d'être heureux, de rendre les autres heureux et de sauver la cité. Être sensé, c'est posséder, en droit du moins, tout le pouvoir politique.

Quiconque connaît Socrate devine que devant une prétention semblable, il s'appliquera à montrer que Critias peut sans doute répéter ses réponses, mais qu'il ne peut pas les défendre et les expliquer. Surtout peut-être à force de le questionner, il fait voir que ce que désire Critias, c'est le pouvoir : en sachant qui est un expert et qui ne l'est pas, en étant l'expert des expertises, en ayant le critère des critères, Critias aurait le droit de dire à chacun quoi faire, quand agir et comment agir, avec qui parler et de quoi parler, et même quoi penser. Critias prétend qu'il doit pouvoir inspecter et surveiller, confiner et enfermer, punir et éliminer. En somme, même si le mot n'apparaît pas, Critias rêve d'un savoir qui ferait de lui un dictateur, un super-fonctionnaire qui surveillerait tout, une sorte de roi naturel ou plutôt expert ; *tyran* est le mot en grec ancien pour dire ce super-fonctionnaire. En tout cas, et ceci Platon le savait, Critias finira sa vie quelques années avant celle de Socrate ; il deviendra le chef de ceux qu'on a appelés les Trente Tyrans, des hommes politiques qui bouleverseront la cité d'Athènes,

feront épier, emprisonner et assassiner plusieurs de leurs concitoyens et créeront une loi spéciale pour faire taire Socrate.

Je tiens à finir en ajoutant que durant cette discussion avec Critias, Socrate signale que, pour sa part, il est intéressé moins par la capacité de savoir ce qu'on sait que par celle de se rendre compte de ce qu'on ne sait pas. Pourquoi cette différence entre Socrate et Critias le socratique? Parce que quand on se rend compte de ce qu'on ignore, quand on se rend compte de ce que ça prend pour savoir en vérité, on se dispose à apprendre avec plus d'énergie et avec plus de rigueur. En somme, ce qui intéresse Socrate, ce n'est pas le pouvoir que lui mériterait le savoir, mais le savoir qu'il découvrirait du fait de bien se connaître et bien connaître les autres, un savoir qui rendrait plus curieux, plus rigoureux et, on peut au moins l'espérer, plus sage.

Pour finir

Que faut-il conclure de tout ceci? Je tiens à une première constatation. Je n'ai aucune expérience directe de Socrate. Je ne l'ai pas rencontré dans la chair, je n'ai pas entendu ses mots, je ne l'ai pas vu agir avec les autres, jour après jour, et ce par opposition à ce qui est arrivé à Platon et à Xénophon. Je le connais, mal sans

doute, par les témoignages de ces deux contemporains, et d'un troisième qui s'appelle Aristophane ⁴.

J'ajoute tout de suite que je connais Socrate par d'autres témoignages qui dépendent de ces trois premiers. Il y a un Socrate de Platon, et je l'ai présenté un peu ce soir, mais il y a aussi un Socrate de Montaigne, un Socrate de Rousseau et un Socrate de Nietzsche, pour n'en proposer que trois autres. Certes, on pourrait dire que chaque Socrate est différent, et original, et que l'un ne peut pas être réduit à l'autre.

Pour ma part, de cette multiplicité que je ne contrôle pas, je tire la conclusion irréfutable que Socrate, non pas celui qui vivait en chair et en os, qui est mort à Athènes, il y a bien longtemps, mais l'esprit de Socrate traverse le temps et ne meurt pas. Surtout, je suis bien obligé de reconnaître qu'il est pour ainsi dire immortel parce qu'il est une sorte de phénix qui renaît de ses cendres, si vous me permettez une image poétique tirée de la mythologie gréco-romaine. En tout cas, et pour le dire autrement, il renaît dans la tête et le cœur de quiconque lit Platon, Xénophon, Montaigne, Rousseau ou Nietzsche et est pris par ce qu'il a lu. Mais, et je reviens à moi, ou à mon Socrate, ce phénomène

4. Ce dernier a écrit une pièce de théâtre qui portait sur Socrate. Elle s'appelle les *Nuées* et dénonce le danger politique et social qu'implique l'activité de Socrate, soit attaquer les dieux de la cité, en faire entrer des nouveaux et corrompre la jeunesse. En somme, au contraire de Platon et Xénophon, Aristophane fait entendre une critique de l'activité socratique plutôt qu'une apologie ; cette critique est celle qui s'est faite ensuite lors du procès par les accusateurs de Socrate. Cette critique mérite d'être prise au sérieux, malgré le pouvoir séducteur des apologies mieux connues et mieux reçues.

historique introduit à d'autres impressions qu'il laisse en moi, à des possibilités qu'il fait naître en moi.

Étant donné mon peu de savoir, les résultats seront bien maigres : je m'en tiendrai donc à ce que j'ai appelé des impressions, et je ne tenterai même pas des conclusions autorisées. J'ose imaginer que ce ne sont pas des impressions tout à fait subjectives : je prétends même que quelqu'un d'autre qui fréquenterait le Socrate de Platon aurait les mêmes impressions ou peu s'en faut. En tout cas, voici ce que je retiens ; à chacun de se faire une tête ; peut-être l'ensemble des impressions subjectives donnerait-il un noyau dur d'impressions objectives.

Pour dire l'être humain, on emploie parfois l'expression « être vivant ». En tout cas, Socrate me semble bien humain, parce qu'il est vivant, presque trop ; il ne me semble pas tuable, comme on dit. Il est tout le contraire d'un type humain que je connais aussi, le mort-vivant, le zombie, l'éteignoir à deux pattes. En tout cas, bien des Athéniens voulaient se défaire de Socrate en le mettant à mort, mais il était trop énergique, trop vivant, et c'est lui qui a gagné, sans doute avec l'aide de Platon et de quelques autres dont j'ai parlé. À la limite, on peut dire qu'il s'est montré immortel.

Pour dire autrement ce que j'ai dit deux fois, ce vieil Athénien m'apparaît comme un jeune homme, un vieux toujours jeune. Et je le sais en raison d'une longue expérience de professeur, les jeunes sont attirants. Et j'ai trouvé tout de suite, et aujourd'hui, cinquante ans plus tard, je trouve encore, que l'énergie vitale de Socrate est irrésistible. Il fait partie de ces gens qui font que, quand ils sont dans la pièce, tout paraît plus lumineux,

plus visible, plus vrai. Ils sont comme ces gens, un peu irritants sans doute, qui passent leur temps à pointer vers ceci et cela et une troisième chose, en disant : « As-tu vu ça ? » « Regarde comme c'est étrange. » ou « Ça, ça me rappelle ce que j'ai vu hier. Qu'en penses-tu ? » Je ne sais pas si j'apprends grand-chose avec Socrate, ou une personne comme lui, mais je sais que je regarde plus et mieux les choses vers lesquelles il pointe. Et je suis fasciné par ce pouvoir qu'il a d'attirer le regard, mon regard non pas vers lui, mais vers ce qu'il regarde, lui. Quand il fait cela, et il le fait tout le temps, dirais-je, il est, je le répète, irrésistible.

J'aime bien ce mot *irrésistible*, parce qu'il introduit une autre impression dont je ne peux pas me défaire. Je trouve Socrate érotique. Ne craignez rien : je ne veux pas dire par là que j'ai une attirance physique pour lui⁵. Je laisse cela à de jeunes Athéniens comme Alcibiade, qui semble l'avoir trouvé irrésistible dans le sens ordinaire du terme. Quand je parle de l'érotisme de Socrate, je parle non pas de moi, mais de ce qui me semble le définir. Et encore une fois, en le regardant, par contraste

5. L'érotisme de Socrate dans le sens premier du terme est un sujet de réflexion proposée par Platon et par Xénophon. Les deux textes les plus intéressants sont sans doute le *Banquet* de Platon et le chapitre 11 du troisième livre des *Souvenirs* de Xénophon. Dans le premier, plusieurs Athéniens, dont Socrate, discutent de la nature de l'amour (dit *érôs* en grec) alors qu'à la fin du dialogue, dans un passage comique, mais bien troublant, Alcibiade décrit le pouvoir séducteur de Socrate sur lui. Dans le second, Xénophon raconte comme Socrate aurait séduit une hétéraire du nom de Théodotè. Il est intéressant de noter que selon les historiens, cette Théodotè était l'amie particulière d'Alcibiade.

sans doute, je me souviens qu'il y a beaucoup de gens qui sont laids, sans passion ou frileux devant le monde.

Socrate, lui, est un amoureux : et d'abord, il est amoureux du monde qui l'entoure. Il est curieux ; à la limite, il a quelque chose de la commère, ou du gazetier. Il veut tout savoir au sujet de tout, et il veut en parler avec tous ceux qu'il rencontre. Par exemple, il veut savoir si le monde est fait de paires et de trios, ou si les chiffres que nous utilisons pour penser sont des constructions que nous projetons sur les choses. Il veut tester les mots qu'on emploie dans l'espoir de mieux voir à travers eux. Il est tendu vers le Tout du monde et donc aussi vers cette partie du monde qui ne change pas, celui qui structure ce qui apparaît en premier pour ensuite disparaître, celui qui produit et fait apparaître et absorbe dans sa stabilité durable le petit Socrate qui change et passe.

En particulier, il veut savoir ce qui fait fonctionner les autres : il sait qu'il est amoureux fou du monde, mais en conséquence, il voudrait savoir s'il y en a d'autres comme lui, et quand il rencontre des gens différents de lui, comme il veut aller au fond des choses, il cherche à aller au fond de leur cœur, de sonder leurs opinions ou de creuser leur tête ; il veut savoir ce qu'ils pensent et pourquoi ils le pensent, et surtout peut-être pourquoi ils pensent aussi peu. Et je trouve que même s'il ne change pas lui-même, il ne juge pas les autres en ce sens qu'il ne tente pas de s'imposer et de faire d'eux d'autres individus qu'ils ne sont. Il est trop curieux pour être un directeur de conscience ou un policier et pas du tout un agent de presse pour un projet politique quelconque. Et ce dernier trait a une cause très importante.

En tout cas, son amour du savoir a quelque chose de paradoxal, me semble-t-il. Il se passionne de voir clair, il veut découvrir, révéler, dévoiler les choses et ainsi les voir telles qu'elles sont au point de refuser de s'imaginer savoir ce qu'il ne sait pas. La plupart d'entre nous, et moi le premier, préfèrent croire et prétendre savoir, même quand le monde demeure mystérieux ; Socrate prend plaisir à savoir qu'il ne sait pas, quand il ne sait pas. Pour autant que je comprends cette originalité socratique, cela tient au fait que l'ignorance reconnue polarise, oriente une personne qui aime savoir, et la fixe encore plus et mieux sur les choses à connaître. À la limite, Socrate aime son ignorance et l'ignorance en général ; en tout cas, son amour du monde, son amour du savoir, l'amène à préférer l'ignorance en vérité à un faux savoir, peu importe les conséquences pour lui ; de plus, son ignorance reconnue ne le décourage pas, mais le relance à tout moment vers le monde. Et quand il se relance, il tente à tout moment d'en relancer d'autres. Car son amour du savoir et donc du savoir de son ignorance lui donne un tel plaisir, une telle satisfaction, qu'il cherche à partager ce savoir avec les autres. Et on en arrive ainsi à un dernier trait.

Socrate, c'est bien connu, était ironique. Je dis bien ironique et non pas humble. Pour le dire d'une façon paradoxale, l'ironie socratique est une humilité orgueilleuse. Si les gens humbles vivent à l'ombre des puissants et acceptent leur infériorité, il y a chez Socrate une sorte d'aisance dans l'ombre, mais c'est une aisance insoumise. Les plaisirs qu'il connaît lui suffisent. Et ses plaisirs le font rire, ou pour le dire autrement, un de ses plaisirs, celui qui accompagne tous les autres, c'est celui

du rire ; il rit de joie, il rit de lui et de moi, et, je le crois du moins, il rit encore plus des experts qui désirent secrètement le pouvoir plutôt que le savoir, qu'ils s'appellent Euthyphron, Gorgias ou Critias. Et je suis persuadé qu'il aurait de quoi rire encore aujourd'hui. Car, bien de fois, les experts sont sérieux et prêcheurs et barbants.

Dernière image

C'est en pensant à ce rire que je raconterai une dernière histoire. Elle ne concerne pas Socrate ni les sophistes, mais Diogène et Alexandre le Grand. Diogène Laërce, encore lui, raconte ce qui suit. Lorsque Alexandre, le roi de la Macédoine et le bientôt empereur de la moitié du monde fit la conquête de la cité de Corinthe, il prit la peine de rendre visite à Diogène dit le cynique, ou pour traduire le mot d'origine grecque, à Diogène le chien. Fort de sa victoire, en raison de son autorité et de son pouvoir, capable de décerner le mal aux uns, comme les Corinthiens qu'ils venaient de conquérir, et aux autres le bien, Alexandre, assis sur son magnifique cheval militaire Bucéphale, se présenta devant le plus ridicule des Corinthiens qui vivait dans un tonneau, et proclama : « Moi, je suis Alexandre le roi. » À quoi, le cabotin lui répondit : « Moi, je suis Diogène le chien. » Et il s'étira un peu plus à la chaleur du soleil. Désarmé sans doute, Alexandre exposa à sa façon la vérité de sa première affirmation en disant comme un dieu : « Demande-moi ce que tu veux, et je te le donnerai. »

Diogène lui demanda de se déplacer un peu parce qu'il lui faisait de l'ombre et lui cachait le Soleil. En somme, il préférerait voir le Soleil qui donne du bien et permet de voir les choses qu'Alexandre qui en promet et ne se voit pas lui-même.

Platon a dit de Diogène qu'il était Socrate devenu fou. Sans doute. Mais même devenu fou, Diogène est un peu Socrate. Aussi je crois retrouver quelque chose de Socrate chez Diogène, et surtout chez Diogène face à Alexandre. En tout cas, et ce sera ma dernière remarque, cette histoire me fait bien rire. J'espère que mon rire n'est pas celui d'un envieux qui se réjouit de voir un autre se faire rabaisser, mais d'un homme réfléchi et qui comprend encore une fois, d'une autre façon, pour de bon enfin, que voir le Soleil, voir les choses, c'est un bien premier, un bien humain, un bien libre et libérateur.

Après la dernière image

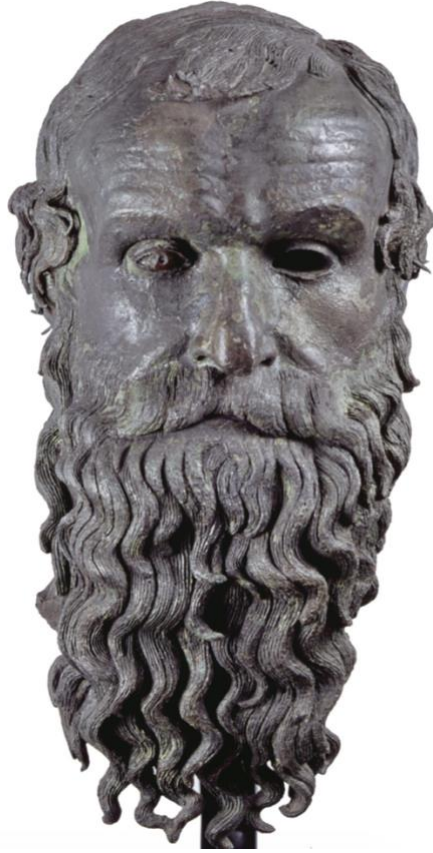
J'avais dit que ce serait ma dernière remarque. J'ai menti. J'en ai une autre que j'ai trouvée il y a quelques jours en révisant ce que j'ai proposé ce soir. Dans le sud de l'Italie, dans ce qu'on appelle le *Mezzogiorno*, là où la trépointe de la botte italienne semble viser le ballon imaginaire que serait la Sicile, on trouve la ville de *Reggio*, soit *Reggio di Calabria*. Et dans cette ville magnifique et étrange, qui s'étend tout en long devant le détroit de Messine, on rencontre sur la place *De Nava* un modeste musée national archéologique. Dans cet édifice qui ne paie pas de mine se trouvent deux statues

magnifiques qu'on appelle les bronzes de *Riace*; ce sont des chefs-d'œuvre de sculpture grecque, qui datent de l'époque de Socrate. Je n'essaie même pas de décrire la puissance de ces œuvres et le pouvoir d'évocation qu'elles ont: d'un coup, on voit renaître tout ce qu'on appelle le siècle de Périclès.

Mais dans la pièce qui leur est consacrée, les responsables ont placé, à droite de ces statues grandioses, deux têtes de bronze, en vis-à-vis. La première représente un jeune homme, ou sa tête, qui porte le diadème d'un roi. Face à lui, on voit un vieil homme, ou plutôt une tête chauve, à longue barbe, au regard calme, mais je ne sais pas trop pourquoi je dis cela, un regard vivant. Il y a là deux manières humaines de vivre, en bronze: il y a la jeunesse et la puissance, puis la vieillesse et la sérénité qui se regardent les unes les autres.

Je ne sais pas quand la vie actuelle de demi-confinement cessera et quand je pourrai me rendre de nouveau à *Reggio* revoir cette tête. Mais ce soir, si je comprends quelque chose à ce que j'ai fait pendant près d'une heure, ce fut de me représenter et, je l'espère, de vous présenter cette tête. Dans cette salle du musée, je le dis tout simplement, on trouve la tête de Socrate, cet homme libre, et cet homme libérateur.

page 28



Questions et réponses ⁶

Pourquoi Socrate n'a-t-il pas écrit ?

Il faut commencer par l'affirmation de base de cette conférence : je ne sais pas ; je ne sais pas pourquoi Socrate n'a pas écrit. Mais je peux imaginer au moins quelques raisons pour expliquer ce *silence* socratique ⁷.

6. À la suite de mes prestations, quelques personnes ont bien voulu poser des questions qui m'ont permis d'éclairer, de nuancer, voire de répéter mon propos principal. J'offre ici ce dont je me souviens des questions et des réponses. Quoique formulées à deux occasions différentes, quelques questions se ressemblaient, tout comme que les réponses que j'ai proposées l'une et l'autre fois. Je suis sûr d'avoir dit, ou voulu dire ce qu'on trouvera ci-dessous ; je reconnais que les mots employés n'étaient pas tout à fait les mêmes qu'on trouve ici et surtout que les imperfections et bafouillages étaient encore plus nombreux.

7. Au début du *Phédon*, Platon prétend (mais est-ce une de ses nombreuses fictions comiques qui émaillent ses textes ?) que lors des derniers jours de sa vie, Socrate aurait eu une sorte de doute existentiel et qu'il aurait écrit une sorte de fable pour mieux répondre à une inspiration divine.

Par ailleurs, les signes de la pratique de la lecture abondent dans les témoignages au sujet de Socrate. En voici un qui a l'avantage de porter sur le thème de cette conférence.

« Antiphon dit : « Il est donc évident que, si tu croyais que ton enseignement vaille quelque chose, tu n'en exigerais pas moins d'argent qu'il ne vaut. Tu es donc un homme juste, puisque tu ne trompes pas par cupidité, mais un sage, non pas, puisque tu ne sais rien qui ait de la valeur. »

La première est pour ainsi dire socio-économique. À l'époque, écrire un texte et surtout le publier et donc rendre public un écrit était assez différent de ce qui se fait aujourd'hui. En peu de mots : il fallait être riche pour écrire et pour faire reproduire son texte ; il n'y avait pas d'industrie de l'édition ; écrire demandait des moyens physiques considérables, et la vente de copies de son écrit n'était pas un moyen de récupérer les frais. En somme, Socrate était trop pauvre pour écrire, et il n'avait pas d'esclave qui pouvait lui servir de scribe.

À cela, Socrate répondit : "C'est une opinion reçue chez nous, Antiphon, qu'on peut faire de la beauté et de la science un emploi honteux aussi bien qu'un emploi honorable. Quand un homme vend sa beauté pour de l'argent à qui veut l'acheter, on l'appelle prostitué ; mais si quelqu'un prend pour un ami un homme en qui il a reconnu un amoureux vertueux, nous l'appelons un sage. Il en est de même à l'égard de la science : ceux qui la vendent pour de l'argent à qui veut la payer sont appelés sophistes, comme ceux qui vendent leur beauté, prostitués ; mais si un homme, ayant reconnu dans un autre un heureux naturel, s'en fait un ami en lui enseignant ce qu'il sait de bon, nous pensons qu'il se comporte comme il convient à un honnête citoyen. C'est ce que je fais moi-même, Antiphon.

"D'autres se réjouissent de posséder un beau cheval, un chien, un oiseau ; moi, je me réjouis, et bien davantage, d'avoir des amis excellents, et, si je sais quelque chose de bien, je le leur enseigne, et je les présente à d'autres, que je crois capables de les aider à progresser dans l'excellence. Je déroule et parcours en compagnie de mes amis les livres où les anciens sages ont déposé leurs trésors. Si nous y voyons quelque chose de bien, nous le recueillons, et nous regardons comme un grand profit de nous être utiles les uns aux autres."

Pour moi, quand je l'entendais parler ainsi, ajoute Xénophon (*Souvenirs* I.6.), je pensais qu'il était bienheureux lui-même et qu'il conduisait à l'excellence ceux qui l'écoutaient. »

Mais Socrate aurait pu contourner cette limite : il avait plusieurs disciples riches et puissants qui auraient soutenu ses productions littéraires. Aussi, il est possible que le premier intéressé ait jugé qu'il n'était pas à la hauteur d'une tâche semblable : on peut savoir bien discuter et ne pas savoir bien écrire. Et si c'était le cas pour Socrate, on est sûr qu'il n'aurait pas été le genre d'homme à se mentir au sujet de son manque de talent. On peut conclure qu'il a choisi de ne pas écrire parce qu'il voulait se consacrer à ce qui lui paraissait son talent véritable et à se laisser guider par ce qu'il savait en vérité, plutôt que *faire* ce qu'il ne savait pas faire.

Quoi qu'il en soit de ces deux premières explications, il me semble que son *silence* scripturaire tient surtout à une dernière raison qui me permet de revenir sur l'avant-dernière remarque de la conférence. Le plaisir est au cœur de la vie de Socrate : je n'en ferais pas un épicurien avant la lettre ; mais je sens à tout moment, dans les différentes présentations qu'on a faites du personnage, que la passion, et donc la joie, et donc le plaisir, structure tout ce qu'il fait. J'ai appelé ce trait son érotisme. Or quiconque connaît l'activité d'écrire se rend compte qu'elle comporte souvent des difficultés particulières. Il y a certes des graphomanes comme il y a des verbomoteurs ; il y a donc des gens qui ne trouvent que facilité et plaisir à manier la plume, ou le stylet ; mais en gros, l'écriture, en raison de sa réalité physique et de son arrière-plan temporel, se montre une activité plus exigeante, plus difficile et, tout compte fait, moins agréable que la conversation. On s'exerce quand on écrit, et on se repose quand on jase. Il me semble que Socrate a pu mesurer le rapport entre l'effort et le plaisir

et décider que l'écriture ne payait pas ou coûtait trop cher⁸.

S'il avait écrit, Socrate aurait-il proposé des réponses⁹?

La question semble référer au fait que le Socrate de Platon n'offre pas de réponse dans les dialogues et surtout peut-être que cet aspect peut être irritant ou décevant. On peut imaginer qu'un Socrate écrivain aurait daigné offrir ce qu'un Socrate *dialogiste* n'a pas fait. Pour ma part, je suis d'avis que si Socrate avait écrit, il l'aurait fait à la manière de Platon, soit en offrant bien peu de réponses explicites et autorisées¹⁰.

8. *L'Hipparque*, un dialogue auquel l'armée académique des experts de l'œuvre de Platon refuse l'authenticité pour se défendre contre toute invasion de son territoire littéraire, pourrait étayer cette suggestion. Socrate y défend la thèse que l'action humaine est commandée par le profit et le plaisir, et qu'il faut, et on ne peut pas ne pas le faire, et cela n'a rien de vil, évaluer le rapport prix/profit de chaque action. Mais encore une fois, comment prétendre savoir ce qui se passait dans la tête et le cœur de ce sphinx !

9. La question, ai-je compris après coup, était ironique : je n'ai pas eu la finesse nécessaire pour m'en rendre compte. Malgré tout, ma réponse, bien trop sérieuse, a quelque intérêt et touche à un aspect plus sérieux de la question qui est au centre de la conférence.

10. Sur cette question, il ne faut jamais oublier que Platon lui-même dans deux lettres, que l'armée des experts reconnaît comme authentiques, Platon donc écrit qu'il n'a jamais écrit, que les textes qu'on lui attribue appartiennent à un Socrate devenu beau et jeune. L'écrivain y explique aussi que l'activité de réfléchir est trop importante pour que l'on confie ce qu'on croit avoir compris à un texte écrit, lequel encourage à croire que lire une opinion, c'est savoir la vérité. Ce témoignage répète en un sens la critique de l'écriture et la rhétorique qui est au cœur du dialogue *Phèdre*.

Pour le Socrate de Platon en tout cas, et pour Platon, savoir est le résultat d'un exercice personnel qui reprend celui qui a produit le savoir chez un autre : il n'y pas d'apprentissage par cœur, ou de transmission pour ainsi dire physique, automatique ou technique du savoir d'un expert vers un apprenti plus ou moins passif. Ou plutôt un tel apprentissage ne produit pas le savoir fondé dans le réel. La solution platonicienne de proposer des arguments dynamiques qui aboutissent à des conclusions qui sont par ailleurs minées par le contexte, par les défauts logiques des interlocuteurs, voire par le déni de l'acteur principal, cette solution sans doute aurait été celle d'un Socrate devenu écrivain ¹¹.

Comment réconcilier deux postures contradictoires qui définissent l'Occident ? Nous tenons, mordicus, à la liberté, à la démocratie et à l'égalité, au point où il nous est impensable qu'on veuille vivre autrement. En même temps, nous estimons la remise en question : depuis Socrate, nous sommes convaincus qu'il est bon de faire l'examen et la critique de nos convictions et de nos

11. Le choix de l'écrivain Xénophon, soit de présenter un Socrate qui était beaucoup plus affirmatif, voire qui occupait la position du maître, ce choix exige une analyse de ses quatre textes socratiques pour être évalué, ne serait-ce que pour ensuite le comparer au choix de Platon. Même dans ce premier cas, mettons préplatonicien, il me semble que le Socrate xénophontique est loin de proposer des vérités transmissibles sans plus.

savoirs. Comment expliquer que nos idées maîtresses sont indiscutables et pourtant à discuter ?

La question est habile sans aucun doute : trouver une contradiction, montrer qu'on veut le beurre et l'argent du beurre, cela est toujours intéressant. Mais je crois qu'il faudrait d'abord signaler qu'il y a au moins deux erreurs de base à éviter dans la recherche de la vérité, soit la contradiction et la simplification. Certes, on ne peut pas penser une chose et son contraire, sans quoi n'importe quoi est vrai, ou tout est faux, et surtout la fin de l'effort intellectuel est inatteignable.

Mais la réalité est complexe, et elle demande de celui qui veut l'atteindre de penser des aspects divers qui sont valides chaque fois, mais tour à tour, ou selon différents aspects. Je donne souvent l'exemple suivant : quelqu'un qui voudrait rendre compte d'une pièce de monnaie en décrivant le seul avers et en laissant de côté le revers, voire en le cachant, simplifie son effort sans doute, mais alors il ne dit pas ce qui est, et donc il rate ce qu'il veut atteindre ; sa simplification devient une obfuscation ; car une pièce de monnaie est double, et son revers n'est pas son avers, alors que l'un et l'autre sont bel et bien là¹². À la limite, c'est la réalité qui est

12. On pourrait donner bien d'autres exemples pour illustrer cet aspect, universel, des choses, des exemples allant des côtés droit et gauche d'un visage, semblables et pourtant différents, à l'écart entre les figures d'un même individu à différents moments de sa vie (un enfant, comme le dit le mot, ne parle pas, mais gazouille, un adulte parle, et un vieillard radote, et pourtant c'est toujours le même animal capable de parler). Mais pour penser la *duplicité* des choses, il faut aller jusqu'à la reconnaissance paradoxale, mais inévitable pour qui veut penser, des principes métaphysiques que sont le

contradictoire, et pour la saisir et la dire, il faut pour ainsi dire se contredire.

Je reviens à la question en risquant de me contredire dans l'espoir de mieux dire. Je suis persuadé que Socrate, enfin celui de Platon, reconnaît, souvent et de bien des façons, que la vie politique exige le respect de l'opinion commune qui est le socle de la communauté, avant le territoire, et les institutions, et la langue, et la religion, et l'échange économique. Mais il ajouterait que la communauté politique est celle des individus qui y vivent, et que ces individus ont besoin de la vérité, et donc qu'ils aiment au moins un peu la discussion aussi libre que possible qui se fait par une communication et une mise en commun, qui révèlent souvent des oppositions. En somme, l'activité socratique n'est rien de plus, mais rien de moins, que la pratique implacable de la discussion qui est essentielle à la vie politique vigoureuse. Pour faire vite, je dirais que c'est le sens premier du texte le plus célèbre de Platon, soit l'allégorie de la caverne de son Socrate, où on représente un lieu de cohérence et d'unité et un lieu de paradoxe et de liberté. Donc, prétendre que la condition humaine est contradictoire est une simplification, ou encore assumer cette contradiction est nécessaire pour dire la condition humaine en tenant compte de ses deux faces, mettons, son visage communautaire et son visage individuel.

On peut proposer la même idée comme suit. La vie en communauté exige une communauté d'idées de base, de réflexes conditionnés et d'émotions premières. Mais il

même et l'autre (le même est autre que l'autre, et l'autre est assez même pour s'opposer au même). C'est le thème du dialogue platonicien, illisible mais fondamental, le *Parménide*.

Il y a là un danger qui fait que la communauté deviendra passive en raison du désistement de ses individus. Pour que la communauté ait cohésion *et* vigueur, il faut que les membres puissent s'investir dans la défense du groupe et de ce qu'on appelle aujourd'hui ses valeurs. Or la vigueur est impossible sans qu'on tolère la liberté de parole, de discussion et parfois d'affrontement.

Je tiens à ajouter que cette suggestion, soit que l'opinion commune et l'enquête sont nécessaires aux humains et même nécessaire à une société vigoureuse, est au cœur de ce que j'appellerais l'héritage grec, comme on l'a dit d'emblée en posant la question. En tout cas, bien avant Socrate et Platon, je trouve des figures de cet héritage dans la poésie d'Homère, dans les enquêtes d'Hérodote et dans les grandes œuvres des dramaturges athéniens : Ulysse et Solon et Œdipe sont des figures que reprend Socrate, et leur mode de vie est une image de celle du héros de Platon.

N'est-il pas dangereux de remettre en question les experts, quand la société a besoin de leur avis pour savoir quoi faire ? C'est ce qu'on entend constamment dans la situation actuelle : même des philosophes appellent les gens critiques à se taire afin qu'on obéisse aux experts de la santé publique.

Il y a certes un danger à court terme tapi dans la remise en question : pour prendre un exemple que le Socrate de Platon emploie souvent, il est naturel qu'on obéisse sans discuter quand, durant une tempête, le capitaine organise les actions des matelots en donnant des ordres

qui sont, faut-il croire, bien éclairés et qui sauveront le vaisseau et son personnel. Mais une fois le danger passé, il est permis, voire nécessaire, d'évaluer les ordres et les actions et donc le savoir de celui qui est en autorité. Et avant ce moment, on peut reconnaître la légitimité d'une réflexion dans son for interne, ou dans son arrière-boutique comme dit Montaigne ¹³.

D'ailleurs, le savoir du capitaine et même l'art de la navigation en général sont le résultat d'une réflexion sur les choses à faire et à dire quand il y a tempête et donc ils sont l'effet d'une critique de ce qu'on pensait avant par ce que l'expérience a enseigné après. Pour le dire autrement, le questionnement des experts et de leur prétention au savoir et à la vérité est nécessaire même sur le strict plan pratique. Mais il est clair qu'il y a un temps pour chaque chose sous le ciel et chaque chose a son temps. C'est la sagesse de l'*Ecclésiaste* (3.1-15).

N'aurait-on pas raison de prétendre que l'opinion commune est tout à fait solide et que sa mise en question ne comporte pas de danger politique ?

Quoiqu'elle semble contredire la précédente question, celle-ci me paraît se fonder tout autant dans une remarque solide. Il est parfois surprenant, mais c'est d'expérience commune, qu'une discussion, où les opinions de quelqu'un sont mises à mal, est rarement suivie d'une transformation de celui qui ne sait pas les

13. La boutique est publique, et l'arrière-boutique est privée. Mais il va de soi qu'un certain nombre d'amis peuvent visiter la seconde. Voir *Essais* I.39 « De la solitude ».

défendre ni les expliquer. Les opinions de chacun ont la vie dure, et l'opinion commune, que les individus ont reçue et à laquelle ils s'identifient eux-mêmes en tant que membres de leur groupe, résiste fort bien aux assauts d'une interrogation socratique : on reste bouche bée, on quitte les lieux à la course, on se met en colère, mais on ne change pas d'idée.

Cela tient à bien des raisons, allant de la paresse à l'incapacité. Mais celle-ci me semble la plus intéressante ce soir : la plupart du temps, les défenseurs de l'opinion commune sont les défenseurs de leur pouvoir au moins autant que les défenseurs de la vérité. Et cette facilité à confondre la vérité des choses et son opinion (et le désir subséquent de se défendre comme si on défendait les dieux qui, dit-on, sont méprisés, ou la patrie qui, dit-on, est menacée, ou le bien commun qui est tout à fait respectable, qu'on le nomme santé, liberté ou gloire selon l'opinion commune qui doit être défendue), cette facile confusion est un des défauts fondamentaux de l'être humain. Et la fragilité de l'opinion commune est un argument qui sert bien ce défaut et ce désir.

N'est-il pas nécessaire de laisser de côté la remise en question du fait que les projets à réaliser ont souvent une fenêtre de faisabilité qui est assez brève ?

Oui. Cette remarque reprend d'une autre façon l'exemple de respect dû à celui qui dirige un navire durant une tempête ; il y a des temps et des situations où il n'est pas propice ni correct de discuter, et c'est ergoter que

d'exiger des explications à ces moments. J'aime bien l'image, proposée à l'instant, d'une sorte de trou dans les nuages qui peut se refermer et dont on doit profiter pour faire avancer les choses, comme on dit.

Mais il me semble qu'il faut le faire, il faut obéir si l'on veut, en gardant en tête qu'il y doit y avoir aussi un second temps, celui de l'évaluation. Si l'obéissance est une bonne chose, c'est à la condition qu'il y ait réflexion qui suit la soumission. Sans cette réflexion qui suit, celui qui obéit n'est qu'un esclave ou une bête ; sans cette réflexion qui suit, la prétention qu'on a fait avancer les choses n'est qu'une affirmation vide puisqu'on cherche plutôt à arrêter les choses ; se faire obéir, recevoir l'obéissance des autres, n'est alors qu'un exercice de pouvoir et non pas l'acte d'un juste juge. Pour le dire autrement, commander est un exercice d'efficacité qui vise un bien ou un mal évident ; commander et ensuite réfléchir pour évaluer ce qui a été commandé est un exercice d'efficience. Car les actes ont des effets secondaires, et les effets secondaires doivent faire partie de toute évaluation honnête des actes et des savoirs sur lesquels ils s'appuient ¹⁴.

14. À mon sens, on trouve un bon exemple, mais tout simple, de la réflexion sur le monde dans sa complexité et donc d'évaluation d'efficience dans une conversation socratique due à Xénophon (*Souvenirs* IV.2). J'ai tenté une réflexion semblable durant le premier mois de ce qu'on a appelé le confinement de 2020. On trouvera ces remarques sur ma page Internet lesreliefs.com, dans la rubrique « Inédits » sous le titre *Petites pensées pour pauvre pandémie*.

Quelle était l'intention finale de Socrate ? En particulier, voulait-il devenir immortel, comme il a été suggéré ? Tenait-il à ce que son exercice de réflexion soit continué par d'autres et au fond par l'ensemble des êtres humains qui viendraient après lui ¹⁵?

Cette question reprend la toute première. La réponse qui me paraît la plus juste est encore une fois paradoxale ou contradictoire.

15. Ce que Socrate voulait ou ne voulait pas qu'on fasse de son activité, de son statut et de son image demeurera problématique. En revanche, l'intention de Platon et de Xénophon est assez claire. Les derniers mots de Xénophon à la fin de son *Apologie de Socrate* et à la fin de ses *Souvenirs de Socrate* serviront pour la répéter. « Parmi ceux qui l'ont bien connu tel qu'il était, tous ceux qui aiment la vertu ne cessent pas de regretter Socrate, comme le plus utile auxiliaire à la pratique du bien. Pour moi, qui l'ai vu tel que je l'ai dépeint, si pieux qu'il ne faisait rien sans l'assentiment des dieux ; si juste qu'il ne causa jamais le moindre tort à personne et qu'il rendit les plus grands services à ceux qui le fréquentaient ; si tempérant qu'il ne préféra jamais l'agréable à l'honnête ; si réfléchi qu'il ne se trompait jamais dans l'appréciation du bien et du mal, mais suffisant à l'intelligence de toutes ces notions, capable de les expliquer et de les définir, habile à juger les gens, à leur montrer leurs fautes, à les tourner vers la vertu et vers le bien, il me paraissait fait pour être le meilleur et le plus heureux des hommes. Si quelqu'un n'est point de cet avis, qu'il compare cette manière d'être à celles des autres, et qu'il juge ! » Et : « Socrate, il est vrai, en parlant de lui avec tant de fierté devant le tribunal, souleva la jalousie, et fit que les juges furent plus disposés à le condamner. Mais pour moi, je trouve que les dieux lui ont accordé une heureuse destinée. Il a laissé de la vie la part la plus pénible et obtenu le genre de mort le moins douloureux. Il fit bien voir, du reste, la force de son âme. Car quand il eut reconnu qu'il lui était plus avantageux de mourir que de vivre encore, de même qu'il n'avait jamais reculé devant les autres biens, il ne faiblit point devant la mort, mais ce

Sur un plan, il paraît clair que Socrate était assez indifférent à ce qui se passerait après sa mort ; Xénophon dit même dans son *Apologie* et à la fin de ses *Souvenirs* que Socrate a accueilli son procès et la mort qui s'ensuivrait avec une sorte de joie : la vie telle qu'il l'avait vécue, soit dans la joie de la réflexion, était devenue moins agréable, et il était prêt à la quitter. Si pour un être humain, la vie sans examen n'est pas vivable, une vie où les moyens naturels diminuent trop et les conditions sociales se détériorent beaucoup, une vie où l'examen de la réflexion est devenu difficile, une vie où les seuls examens qui restent sont les examens médicaux, cette vie-là n'est plus une vie digne d'être vécue. Et Socrate était assez orgueilleux pour ne pas vouloir se survivre en étant diminué et étant devenu une sorte de zombie, un mort-vivant, ou un *vivant-mort*.

Sur un autre plan, il est tout aussi clair que Socrate tenait à ce que cette vie qui était la sienne, et qui était digne d'être vécue, soit partagée par d'autres, et en particulier par d'autres qui lui survivraient. C'est sans aucun doute la raison principale de sa passion pour les jeunes gens, passion pour la vérité rebaptisée corruption de la jeunesse. En ce sens, il serait heureux de savoir qu'on parle encore de lui et surtout qu'on le fait pour renouer avec sa façon de vivre et avec l'activité qui en faisait l'essentiel.

fut avec sérénité qu'il la reçut et la subit. Aussi, quand je réfléchis à la sagesse et à la grandeur d'âme de cet homme, je ne puis m'empêcher d'en rappeler le souvenir, et de joindre à ce souvenir mes éloges. Et s'il existe parmi les hommes épris de la vertu quelqu'un qui ait vécu avec un homme plus utile que Socrate, je le regarde comme le plus fortuné des hommes. »

Ceux qui, au contraire de Montaigne par exemple¹⁶, veulent trouver là une contradiction qui justifie de se détourner de Socrate, le grand empêcheur de penser en rond, ceux-là trouveront là une excuse suffisante pour faire ce qu'ils avaient déjà décidé de faire.

16. Cela est prouvé partout dans les *Essais*, mais surtout peut-être dans l'avant-dernier chapitre, celui qui porte le titre « De la physionomie ».

Un conte socratique sur les enfants qui ne croient pas ce qu'on leur dit, mais qui voient ce qu'ils voient et sur les gens qui ne veulent pas avouer qu'ils ne savent pas ce qu'ils ne savent pas ¹⁷

Les Habits neufs de l'empereur

Il y avait autrefois un empereur qui aimait tant les habits neufs, qu'il dépensait tout son argent à sa toilette. Lorsqu'il passait ses soldats en revue, lorsqu'il allait au spectacle ou à la promenade, il n'avait d'autre but que de montrer ses habits neufs. Chaque heure de la journée, il changeait de vêtements, et comme on dit d'un roi : « Il est au conseil » on disait de lui : « L'empereur est à sa garde-robe. »

La capitale était une ville bien gaie, grâce à la quantité d'étrangers qui passaient ; mais un jour, il y vint aussi deux fripons qui se donnèrent pour des tisserands et déclarèrent savoir tisser la plus magnifique étoffe du monde. Non seulement les couleurs et le dessin étaient beaux au-delà de tout ce qu'on n'avait jamais vu, mais les vêtements confectionnés avec cette étoffe possédaient une qualité merveilleuse : ils devenaient

17. Ce récit, vieux comme le monde, dit-on, se présente en plusieurs versions. En voici une fondée sur les mots d'Andersen, traduits en français. Il me semble qu'il complète bien, sous forme comique, sous forme artistique, sous forme pédagogique, les remarques faites dans la conférence.

invisibles pour toute personne qui ne savait pas bien exercer son emploi ou qui avait l'esprit trop borné.

«Ce sont des habits impayables, pensa l'empereur; grâce à eux, je pourrai connaître les hommes incapables de mon gouvernement: je saurai distinguer les habiles des niais. Oui, cette étoffe, et les habits qu'on en fabriquera, m'est indispensable.»

Puis, il avança aux deux fripons une forte somme afin qu'ils pussent commencer leur travail.

Ils dressèrent en effet deux métiers et firent semblant de travailler, quoiqu'il n'y eût rien sur les bobines. Sans cesse, ils demandaient de la soie fine et de l'or magnifique; mais ils mettaient tout cela dans leur sac, *travaillant* jusqu'au milieu de la nuit avec des métiers vides.

«Il faut cependant que je sache où ils en sont» se dit l'empereur. Je vais envoyer aux tisserands mon bon vieux ministre; c'est lui qui peut le mieux juger l'étoffe; il se distingue autant par son esprit que par ses capacités.»

L'honnête vieux ministre entra dans la salle où les deux imposteurs faisaient semblant de travailler.

«Bon Dieu! pensa-t-il en ouvrant de grands yeux, je ne vois rien.» Mais il n'en dit mot.

Les deux tisserands fraudeurs l'invitèrent à s'approcher et lui demandèrent comment il trouvait le dessin et les couleurs. En même temps, ils montrèrent leurs métiers, et le vieux ministre y fixa ses regards; mais il ne vit rien, par la raison bien simple qu'il n'y avait rien.

«Bon Dieu! pensa-t-il, serais-je vraiment borné? Il faut que personne ne s'en doute. Serais-je vraiment

incapable ? Je n'ose avouer que l'étoffe est invisible pour moi.

— Eh bien ! qu'en dites-vous ? dit l'un des tisserands.

— C'est charmant, c'est tout à fait charmant ! répondit le ministre en mettant ses lunettes. Ce dessin et ces couleurs.... Oui, je dirai à l'empereur que j'en suis très content.

— C'est heureux pour nous » dirent les deux tisserands ; et ils se mirent à lui montrer des couleurs et des dessins imaginaires en leur donnant des noms. Le vieux ministre prêta la plus grande attention, pour répéter à l'empereur toutes leurs explications.

Bien des mois passèrent ainsi. Les fripons demandaient toujours de l'argent, de la soie et de l'or ; il en fallait beaucoup pour ce tissu. Bien entendu qu'ils empochèrent le tout ; le métier restait vide et ils *travaillaient* toujours.

Quelque temps après, l'empereur envoya un autre fonctionnaire honnête pour examiner l'étoffe et voir si elle s'achevait et même si la coupe des habits avançait. Il arriva à ce nouveau député la même chose qu'au ministre ; il regardait et regardait toujours, mais ne voyait rien.

« N'est-ce pas que le tissu est admirable ? demandèrent les deux imposteurs en montrant et expliquant le superbe dessin et les belles couleurs qui n'existaient pas.

— Cependant, je ne suis pas niais ! pensait l'homme. C'est donc que je ne suis pas capable de remplir ma place ? C'est assez drôle, mais je prendrai bien garde de la perdre. »

Puis, il fit l'éloge de l'étoffe et témoigna toute son admiration pour le choix des couleurs et le dessin.

« C'est d'une magnificence incomparable » dit-il à l'empereur, et toute la ville parla de cette étoffe extraordinaire.

Enfin, l'empereur lui-même voulut la voir pendant qu'elle était encore sur le métier. Accompagné d'une foule d'hommes choisis, parmi lesquels se trouvaient les deux honnêtes fonctionnaires, il se rendit auprès des adroits filous qui *tissaient* toujours, mais sans fil de soie ni d'or, ni aucune espèce de fil.

« N'est-ce pas que c'est magnifique ! dirent les deux honnêtes fonctionnaires. Le dessin et les couleurs sont dignes de Votre Altesse. »

Et ils montrèrent du doigt le métier vide, comme si les autres avaient pu y voir quelque chose.

« Qu'est-ce donc ? pensa l'empereur, je ne vois rien. C'est terrible. Est-ce que je ne serais qu'un niais ? Est-ce que je serais incapable de gouverner ? Jamais rien ne pouvait m'arriver de plus malheureux. » Puis tout à coup, il s'écria : « C'est magnifique ! J'en témoigne ici toute ma satisfaction. »

Il hocha la tête d'un air content et regarda le métier sans oser dire la vérité. Tous les gens de sa suite regardèrent de même, les uns après les autres, mais sans rien voir, et ils répétaient comme l'empereur : « C'est magnifique ! » Ils lui conseillèrent même de revêtir les habits faits de cette nouvelle étoffe à la première grande procession. « C'est magnifique ! C'est charmant ! C'est admirable ! » exclamaient toutes les bouches, et la satisfaction était générale.

Les deux imposteurs furent décorés et reçurent le titre de gentilshommes tisserands.

Toute la nuit qui précéda le jour de la procession, ils veillèrent et travaillèrent à la clarté de seize bougies. La peine qu'ils se donnaient était visible à tout le monde. L'empereur, suivi de ses aides de camp, alla examiner les résultats, et les filous, levant un bras en l'air comme s'ils tenaient quelque chose, dirent : « Voici le pantalon, voici l'habit, voici le manteau. C'est léger comme de la toile d'araignée. Il n'y a pas de danger que cela vous pèse sur le corps, et voilà surtout en quoi consiste la vertu de cette étoffe.

— Certainement, répondirent les aides de camp ; mais ils ne voyaient rien, puisqu'il n'y avait rien.

— Si Votre Altesse daigne se déshabiller, dirent les fripons, nous lui essaierons les habits devant la grande glace. »

L'empereur se déshabilla, et ils firent semblant de lui présenter une pièce après l'autre. Ils lui prirent le corps comme pour lui attacher quelque chose. Il se tourna et se retourna devant la glace.

« Grand Dieu ! que cela va bien ! Quelle coupe élégante ! s'écrièrent tous les courtisans. Quel dessin ! Quelles couleurs ! Quel précieux costume ! »

Le grand maître des cérémonies entra.

« Le dais sous lequel Votre Altesse doit assister à la procession est à la porte, dit-il.

— Bien ! je suis prêt, répondit l'empereur. Je crois que je ne suis pas mal ainsi. »

Et il se tourna encore une fois devant la glace pour bien regarder l'effet de sa splendeur.

Les chambellans qui devaient porter la queue firent semblant de ramasser quelque chose par terre ; puis ils élevèrent les mains, ne voulant pas convenir qu'ils ne voyaient rien du tout.

Tandis que l'empereur cheminait fièrement à la procession sous son dais magnifique, tous les hommes, dans la rue et aux fenêtres, s'écriaient : « Quel superbe costume ! Comme la queue en est gracieuse ? Comme la coupe en est parfaite ! » Nul ne voulait laisser voir qu'il ne voyait rien ; il aurait été déclaré niais ou incapable de remplir un emploi. Jamais les habits de l'empereur n'avaient excité une telle admiration.

« Mais il me semble qu'il n'a pas du tout d'habit, observa un petit enfant.

— Seigneur Dieu, entendez la voix de l'innocence ! » dit le père.

Et bientôt, on chuchota dans la foule en répétant les paroles de l'enfant.

« Il y a un petit enfant qui dit que l'empereur n'a pas d'habit du tout !

— Il n'a pas du tout d'habit ! » s'écria enfin tout le peuple.

L'empereur en fut mortifié, car il lui semblait qu'ils avaient raison. Cependant, il se raisonna et prit sa résolution :

« Quoi qu'il en soit, il faut que je reste jusqu'à la fin ! »

Puis, il avança fier et honteux, et les chambellans continuèrent à porter avec respect la queue qui n'existait pas. Et le peuple applaudissait.